

# « **Mon expérience du lesbianisme est très joyeuse** »

## Rencontre avec Mirion Malle

C'est une œuvre que l'on attendait avec beaucoup d'impatience. *Adieu triste amour* de Mirion Malle est enfin disponible en librairie depuis le 1<sup>er</sup> avril dernier. Après *C'est comme ça que je disparaissais*, l'autrice revient avec une histoire plus apaisée qui fait l'éloge de la sororité, de la bienveillance et de la communauté quand celle-ci est choisie. Une œuvre tout en subtilité qui bouleverse et qui fait un bien fou. Pour en parler, nous avons rencontré Mirion Malle qui évoque avec nous son adolescence, son expérience joyeuse du lesbianisme et son rapport à la solitude. Par Fanny Hubert



**Au début d'*Adieu triste amour*, tu fais le lien avec *C'est comme ça que je disparaissais*. Est-ce que tu as pensé cette nouvelle BD**

**comme une continuité de la précédente ?** Pour moi, c'est un petit clin d'œil, mais c'est aussi parce que ce sont deux livres qui fonctionnent ensemble. Il y en a un troisième que j'ai commencé à écrire. Ce ne sont pas des suites mais ce sont trois livres qui marchent ensemble. Je m'en suis rendu compte en les écrivant, c'est ça qui

est drôle. Je savais pas trop comment les lier et en fait j'ai compris qu'ils étaient tous sur le thème de la guérison, du groupe et de la communauté. *C'est comme ça que je disparaissais* c'est sur "réaliser" et là je voulais faire un livre sur "se reposer".

**Tu dis qu'*Adieu triste amour* n'aurait sûrement pas existé sans *Portrait de la jeune fille en feu* et tu fais plusieurs références au film dans la BD. Pourquoi ce film en particulier ?** Je suis déjà très fan du travail de Céline Sciamma. Ce film m'a bouleversée. Comme beaucoup de gens, j'ai pleuré 20 minutes dans les toilettes du cinéma après la fin du film. C'est un film très




intelligent que j'admire beaucoup. C'est un film sur l'égalité, en fait. L'égalité dans l'amour, l'égalité entre les femmes. J'ai beaucoup écouté Céline Sciamma parler de son rapport à l'écriture et comment on essaye de sortir du conflit pour parler justement d'égalité. Je regarde beaucoup de films, j'aime beaucoup le cinéma et je pense que *Portrait de la jeune fille en feu* a été un premier pas pour comprendre ce que je cherchais dans des œuvres. Je pense qu'il y a beaucoup de force à avoir un imaginaire joyeux, doux, où on est bien.

**C'est pour ça que tu as voulu créer un imaginaire très doux dans *Adieu triste amour* ?** Oui, je me rends compte que c'est ça que je veux. Et notamment pendant la pandémie, j'avais un *craving* énorme de contenus lesbiens. J'aurais trop aimé être une adolescente lesbienne, même si je sais ce que cela implique. Je me suis rendu compte que je voulais plus tant que ça des films qui parlent d'homophobie, de violence, etc. Ça existe bien sûr. Mais par exemple dans *Go Fish*, que je cite souvent, il y a des passages où on voit l'homophobie parce que ça fait partie de nos vies mais c'est en marge parce que c'est pas que ça. J'ai beaucoup pensé à ça, au fait d'avoir droit à des histoires douces. Aussi, j'avais écrit *C'est comme ça que je disparaissais* qui était une histoire triste. Même si j'avais fait en sorte que ce soit doux, ça parle de

choses dures. Et je me suis dit qu'on avait aussi le droit d'exister avec des histoires plus joyeuses.

**Tu dis que tu n'as pas été une adolescente lesbienne. Avec le recul, est-ce que tu as l'impression d'avoir manqué de représentation ?** Oui, c'est sur que ça m'a manqué comme possibilité. Je me rappelle maintenant d'un truc qui est drôle, c'est que dès que je voyais des histoires lesbiennes à l'écran, je pleurais. Je pleurais pas pour des histoires gay par exemple. J'étais fan de Tokio Hotel donc on me traitait de lesbienne et de gouine. Je voyais déjà que c'était quelque chose qu'il fallait pas être. Au lycée, j'avais des ami-e-s gay, bi. J'étais dans ce milieu-là mais je voyais l'homophobie à côté. J'entendais des gens qui disaient "ah oui t'es vraiment courageux". Quand je pense à mes émotions envers les filles quand j'étais plus jeune, c'était beaucoup dans la honte. Ça me fait rire aussi parce que j'ai une histoire très cliché. Je suis en échange scolaire en Finlande, je descends les escaliers, ma correspondante regarde une série et je vois le plus bel homme que j'ai vu de ma vie à la télé. Je le trouve trop beau et là je comprends que c'est Shane qui enlève sa petite veste. J'avais quatorze ans et j'étais vraiment troublée.

**Aujourd'hui, tu en parles très ouvertement.** J'ai lu *Le Génie lesbien* et elle parle du regret de ne pas avoir été une adolescente



lesbienne. J'ai détesté être une femme hétéro de mon adolescence à quand j'ai arrêté. Je sais très bien qu'il y a de l'homophobie qui va avec et je veux pas être offensante quand je dis ça. J'ai pas vécu ce genre de violence homophobe à part me faire voler mon agenda pour écrire "gouine" dedans. Mais c'est vrai que j'aurais aimé avoir plus de représentation et savoir que c'était quelque chose qui existe. Pour moi, c'est très important d'en parler. Je dis beaucoup le mot lesbienne en entrevue. Aujourd'hui, il y a plein de personnalités publiquement lesbiennes et des fois j'y pense et ça m'émeut trop. Être une ado maintenant et pouvoir crusher ouvertement sur Adèle Haenel, Pomme ou P.R2B, c'est génial. Moi, j'ai plein de théories. Par exemple, sur le fait que les rôles de lesbiennes sont toujours joués par des meufs hétéros pour qu'elles restent accessibles aux hommes. Et pas trop accessibles aux lesbiennes. C'est ma petite théorie du complot (rises). Dans *The L Word*, Kate Moening a quand même failli ne pas être engagée parce qu'elle avait l'air trop lesbienne. Mon expérience du lesbianisme est trop joyeuse. J'étais à la soirée de soutien de Violette & co et j'arrêtais pas de me dire : « *C'est la meilleure chose qui me soit arrivée dans ma vie d'être lesbienne. J'adore être lesbienne, c'est trop bien* ».

**Tu te souviens du premier film lesbien que t'as vu ?** C'est *Gazon maudit*. Je l'ai revu il y a pas longtemps et j'ai vraiment aimé. C'est une très belle

représentation de butch. On donne un peu trop de place à Alain Chabat mais il est très moqué. Et Josiane Balasko, qui n'est pas lesbienne, est vraiment très bien dans le rôle et très respectueuse. Ça donne envie de sortir avec une butch alors que souvent, elles sont moquées. Je l'ai vu à 9 ans, je m'en rappelle très bien.

**Dans *Adieu triste amour*, tu mets beaucoup en avant la sororité et l'importance d'un collectif choisi. C'était important pour toi de mettre ça en opposition à la solidarité masculine toxique que l'on voit dans le chapitre 1 ?** Oui, c'était une volonté. Je me sens très bien dans le milieu lesbien. Il n'y a pas de performance, on parle de nous, on ne parle plus d'hommes. Le groupe lesbien, c'est quelque chose d'hyper important pour moi. Je place beaucoup de mon espoir dans la communauté. D'un autre côté, je pense que le groupe peut-être très négatif. Ça m'intéressait d'opposer deux dynamiques de groupe. La première c'est parler de comment on a des privilèges et pourquoi on les remet pas en question. J'ai choisi aussi que ce soit du harcèlement, pour reposer mes lectrices, mais aussi parce que je voulais que ce soit quelque chose de "banal". Quand t'es une meuf, tu sais où ça peut mener le harcèlement, ça peut tout aussi bien te traumatiser. Ce truc de dédramatiser, de dire que c'est pas grave, de justifier ses comportements... j'avais envie de montrer comment ça



fonctionne. Et de l'autre côté, il y a un groupe où il y a de la place, où on fait un choix d'aller dans le groupe. C'est une histoire donc bien sûr c'est pas un mode d'emploi mais dans les dialogues j'essayais de montrer qu'il y a vraiment truc de communication et que c'est très simple. C'est un livre sur trouver sa place.

**Tu montres la solitude comme quelque chose de positif et une façon de se réinventer. C'est quoi ta relation à la solitude ?** Je pense que c'est super intéressant la solitude, surtout quand on est une femme, parce qu'on n'est pas censé être seule. On est censée s'occuper des gens, être en

couple avec un homme... On n'a pas trop le droit d'être seule. Pendant longtemps je me disais que j'avais pas besoin d'être seule mais en fait si, on en a besoin. Surtout pour réfléchir à ce qu'on veut. Je pense qu'il faut s'accorder ce temps-là. Dans ma BD, le moment où elle est seule est une ellipse parce qu'elle est vraiment seule. C'est comme s'il y avait un flottement. La revolarisation du célibat, ça veut pas dire "vous devez finir seule". On a juste le droit de s'occuper de nous. Et puis, tu crées mieux quand t'es pas en train de t'occuper de quelqu'un aussi. Ça permet de recalibrer comment on s'occupe des gens. C'est hyper



important de s'occuper des gens d'une façon égalitaire. C'est un luxe qu'il est très difficile de s'accorder en tant que femme dans une société capitalise. *Une chambre à soi* est toujours très actuel.

**Tu te réfugies parfois dans la fiction ?** Oui, c'est hyper important pour moi d'en écrire et d'en voir. J'adore ressentir des émotions et je pense qu'il y a un truc très *safe* dans la fiction parce que j'ai des émotions dans un environnement contrôlé. J'aime bien être en contrôle donc c'est très bien pour moi. Ça me fait beaucoup de bien. Pendant le confinement, on habitait à trois et on avait une télé donc il fallait un peu s'organiser. À un moment, je me suis rendu compte que je regardais pas beaucoup de films et ça me rendait très malheureuse. Écrire de la fiction, c'est aussi un plaisir immense. D'ailleurs maintenant je ne prends plus de bande dessinée de commande parce que c'est trop personnel. Il y a un rapport très intime à écrire des histoires et j'ai la chance de pouvoir le faire.

**Tu es en train d'écrire un film aussi ?** Oui, c'est un court-métrage que j'aimerais réaliser. J'ai déjà trouvé des amies qui font du cinéma et j'ai envie qu'elles travaillent avec moi. Je sais que je leur fais confiance. J'aimerais trop faire des films. BD et film, ça se ressemble beaucoup en fait. C'est raconter des histoires avec des mots et des images ensemble. Mais dans la BD, tu peux pas contrôler la temporalité. La personne qui lit peut lire vite ou pas vite. Quand c'est un film, tu peux la contrôler.

**Tu es justement très fan de beaux dialogues au cinéma. C'est quoi pour toi un dialogue réussi ?** J'adore Éric Rohmer, Agnès Varda, Monia Chokri. Il y a ce truc à la fois d'oral et très écrit dans leurs films. Je pense que c'est ça que j'aime. Un truc que je déteste par exemple c'est quand on écrit dans un dialogue "j'te reviens". Je trouve que ça marche pas. J'aime quand il y a un équilibre. J'écoute beaucoup comment les gens parlent. Je tiens parfois à la place d'une virgule, d'un mot. Je dois refranciser parfois par rapport au québécois et c'est hyper important que ce soit quand même des choses que les Québécois pourraient dire. Dans *C'est comme ça que je disparaiss*, à un moment elle dit "j'ai eu une date" sauf qu'en France on dit "un date". Au Québec, ça ne fait pas sens donc j'ai insisté pour garder "une date".

*Adieu triste amour* de Mirion Malle ([La ville brûle](#))